

Mad Dog & The Butcher – Les derniers vilains Quand la lutte était vraie

Jason Béliveau

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93504ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béliveau, J. (2020). Mad Dog & The Butcher – Les derniers vilains : quand la lutte était vraie. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 21–21.

Mad Dog & The Butcher

Les derniers vilains

Quand la lutte était vraie

JASON BÉLIVEAU

Pour quiconque ayant un intérêt, même marginal, pour la lutte professionnelle, la famille Vachon revêt des allures royales. Maurice, Paul, Vivian et Luna, sur près de 60 ans, ont gravi les échelons de cet univers concurrentiel pour atteindre des sommets rarement égalés. Le cliché veut que le lutteur perde au change : contre son intronisation au temple du spectacle factice (question fondamentale : la lutte est-elle vraie?), il renonce à sa santé, mentale et physique, et à une vie familiale conventionnelle. Il s'agit là d'un filon riche en drame exploré il y a une dizaine d'années par Darren Aronofsky dans *The Wrestler*, où un Mickey Rourke boursoufflé par les stéroïdes et les abus décide de retourner dans l'arène une dernière fois, ivre des applaudissements de ses fans. Dans un registre plus ludique, le court métrage québécois *Bleu tonnerre*, de Jean-Marc E. Roy et Philippe David Gagné, illustre lui aussi les revers de ce métier ingrat et exigeant.

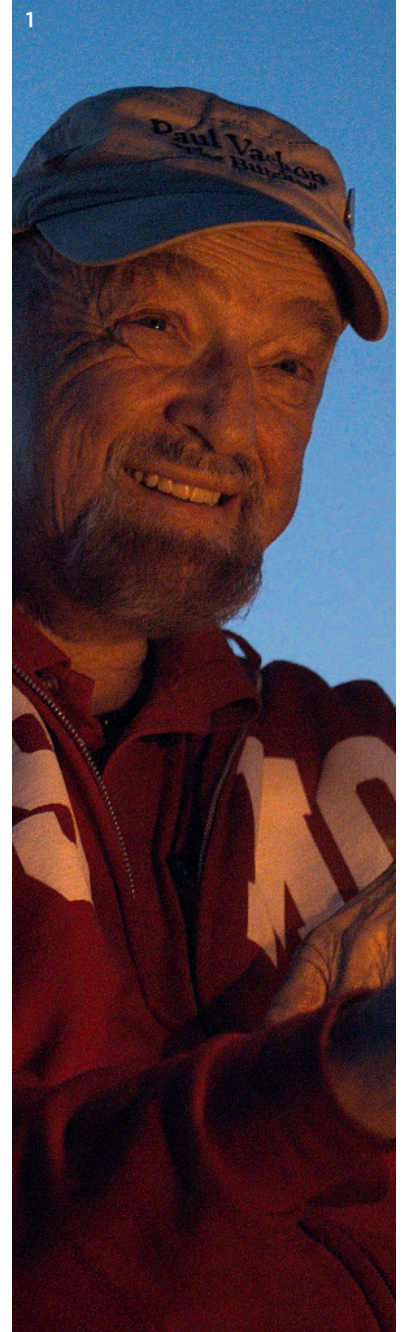
Mad Dog & The Butcher – Les derniers vilains se concentre sur le dernier survivant de la famille Vachon, Paul «The Butcher». À bientôt 80 ans, Paul survit comme il peut. Après plusieurs cancers et une chirurgie à cœur ouvert, il parcourt l'Amérique avec sa femme, Dee, de convention en convention, se remémorant ses meilleurs souvenirs accompagnés des siens, allant à la rencontre de celles et ceux qu'il a subjugués dans les années 1960 à 1980, souvent en compagnie de son grand frère Maurice «Mad Dog», figure légendaire intronisée au Temple de la renommée de la WWE, plus grande organisation de lutte professionnelle. Une carafe de café noir à portée de main, il pousse sa marchette à travers la foule, le sourire aux lèvres, heureux du chemin qu'il a parcouru.

Le documentariste de Québec Thomas Rinfret a suivi Vachon et sa femme durant près de cinq ans afin de tourner un film à la hauteur du mythe autoconstruit par le lutteur. Au lieu de s'en tenir au strict minimum, à une formule classique, il accumule les effets, utilise un grand livre d'histoire, «Les derniers vilains», conférant à son film l'aspect d'un conte surréel, narré à la première personne. Ce dernier vilain est aujourd'hui le seul pouvant

encore témoigner de l'invraisemblable sur lequel il a fait son beurre et sa gloire. Mais Rinfret réserve aussi de belles minutes à Vivian et à Gertrude «Luna» Vachon, la sœur et la fille adoptive de Paul, lutteuses d'exception, toutes deux décédées dans des circonstances tragiques.

D'ailleurs, le film prend rapidement une tournure élogieuse, au-delà de la force centripète du ring. L'émotion est palpable, notamment lors d'une réunion familiale en Alberta, où Paul rencontre un fils qu'il connaît à peine. Rinfret tient sa caméra à distance, mais ose aller questionner le fils quelque peu amer, pour offrir une autre image de l'homme vieillissant, nous laissant mesurer les revers d'une vie passée à parcourir le monde et à faire la fête. De petites perles sont autrement parsemées çà et là, rendant hommage au caractère narratif de la lutte, laissant Paul raconter sa vie à des inconnus rencontrés au hasard de ses voyages. Il pousse parfois le bouchon, par exemple lorsqu'il annonce sans broncher qu'un combat qu'il a mené contre un charismatique Afro-Américain, alors qu'il incarnait le rôle du méchant Russe Nikolai Zolotoff, aurait «brisé la ségrégation entre les Noirs et les Blancs dans tout le Texas et dans une bonne partie de l'Amérique aussi.» Et, à l'entendre, gorgé d'enthousiasme, nous raconter ses exploits, une seule envie nous prend, celle de le croire sur parole.

Paul vit ses derniers jours dans une résidence pour personnes âgées qu'il a baptisée «Valhalla», lieu de repos dans la mythologie nordique pour les guerriers morts au combat. «Vieillir, c'est pas pour les peureux», philosopha-t-il. En lutteur ou en père Noël de centre d'achats derrière sa marchette, le désir est le même, celui de divertir, d'émerveiller, de créer un monde où l'impossible est tangible. Thomas Rinfret a signé le portrait fascinant d'un homme plus grand que nature, à l'image du bûcheron légendaire Paul Bunyan, dont les racines seraient apparemment canadiennes-françaises, avec une révérence qui n'exclut jamais la critique. Le résultat tient en haleine comme un match opposant Gilles «The Fish» Poisson et André le Géant au parc Jarry en 1973. ▲



1. Paul «The Butcher» Vachon